

UNE SOIRÉE
AU CAIRE

ROBERT SOLÉ

UNE SOIRÉE
AU CAIRE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-103001-3

© Éditions du Seuil, août 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication

Nous avons quitté l'Égypte comme des voleurs. Sans au revoir ni merci, sans même avertir les amis. Ma mère avait réussi à arracher un visa de sortie à cet officier qui rôdait autour de nous. Lieutenant-colonel Hassan Sabri... Ce n'était, en principe, que pour un court séjour au Liban.

Notre dernier interlocuteur sur le sol égyptien, en juin 1963, fut un douanier au regard de faucon, assisté de deux sbires qui rivalisaient de zèle. Ils ne devaient rien nous épargner : valises ouvertes, vêtements dépliés, tâtés, froissés... Et des questions de plus en plus précises, comme si au fil des minutes notre culpabilité se confirmait. Coupables de quoi ? Vaguement accusé d'évasion fiscale, mon père avait compris qu'on ne le lâcherait pas. Il s'était décidé à partir en catastrophe, abandonnant sur place une entreprise florissante.

Le douanier lui demanda sèchement de vider son portefeuille. Puis il examina une à une les cartes de visite qui s'y trouvaient. En d'autres temps, Sélim Yared, patron de l'entreprise Batrakani et fils, aurait fait un esclandre, réclamé le directeur de l'aéroport ou exigé qu'on appelle le cabinet du ministre. Mais nous n'en étions plus là. Plusieurs familles « syro-libanaises » comme la nôtre

avaient vu leurs biens nationalisés et leur nom sali dans la presse.

Devant nos valises béantes, papa serrait les dents. Maman, derrière lui, avalait ses larmes. Ce n'est que dans la Caravelle de la Middle East Airlines, au moment du décollage, qu'elle se laisserait emporter par les sanglots. Pour mes frères et moi qui n'avions jamais pris l'avion, ce baptême de l'air commençait par un naufrage...

Finalement, d'un air dégoûté, le douanier nous lança un *Maassalama* méprisant qui, dans sa bouche, ne signifiait pas « allez en paix », mais « fichez-le camp, bon débarras ». Notre séjour sur les bords du Nil avait sans doute été trop bref – quelques générations – pour nous valoir plus d'égards. Nos cartes d'identité n'avaient pas pris assez de patine. Nous n'étions considérés ni comme des Égyptiens à part entière, ni comme de vrais étrangers.

Après notre départ d'Égypte, pendant vingt-cinq ans, j'ai refusé de regarder en arrière. J'étais devenu français, avec passion. Cette France que j'avais découverte et aimée à distance, par les livres, était encore plus séduisante que sur des pages imprimées. Nourri de sa langue et de sa culture, je me fondais dans le décor en véritable caméléon.

De nos familles, il ne restait quasiment plus personne en Égypte. Nous étions dispersés entre Beyrouth, Paris, Genève, Montréal ou Rio. Dans chacune de ces villes d'adoption, des regroupements s'étaient faits. Moi, je me tenais à l'écart.

En 1980, la mort à Genève de Michel, mon oncle et parrain, aurait pu me faire renouer avec l'Égypte. Comment s'appelait cette clinique aseptisée, au bord

du lac Léman, où il avait été admis ? Beau Rivage, Belle Rive, ou quelque chose d'approchant... Nous étions en février. Dehors, il gelait. Le ciel était tout blanc.

– Et toi, Charles, m'a signifié Michel d'une voix grêle, tu pourras prendre mes cahiers, si tu veux. Il y en a onze.

Son frère Paul a réagi vivement, comme si le malade avait prononcé une obscénité :

– Ne dis pas de bêtises, voyons ! Dans deux ou trois semaines tu seras sur pied. Il faudrait d'ailleurs que je te réserve une place de train pour Châtelguyon.

Le lendemain des funérailles, j'emportais les onze cahiers dans un sac de toile, acheté pour la circonstance. Ils avaient tous la même couverture cartonnée, de couleur bleue ou marron, comme on en faisait jadis au Caire. J'aurais pu me précipiter sur le journal de mon parrain, au moins par curiosité. Mais je n'ai même pas ouvert le sac en arrivant à Paris. Les onze cahiers sont restés dans cette prison de toile, au fond d'une armoire.

Mon amnésie volontaire pouvait-elle durer éternellement ? Un beau jour, je me suis plongé dans le journal de Michel, pour ne plus le refermer.

Pendant des années, emportant l'un ou l'autre en voyage, j'ai pris le risque d'égarer ces cahiers. L'informatique m'a sauvé. Je bénis le ciel d'avoir pu les copier sur une clé USB qui ne me quitte pas. C'est moins émouvant, mais je peux à tout moment en retrouver un extrait. Souvent, je n'en ai même pas besoin : j'ai fini par connaître par cœur des passages entiers.

J'appartiens à un monde qui est mort en avril 1958, le jour des funérailles de mon grand-père, Georges bey Batrakani. Mort et enterré, même si nous avons encore

UNE SOIRÉE AU CAIRE

connu quelques années heureuses en Égypte avant l'exil et la dispersion. La plupart ont tourné la page. Moi, je m'obstine à jouer les prolongations. Ce monde a disparu, et je continue pourtant à guetter les battements de son cœur et ses sourires.

De tous les lieux de mon enfance, c'est la maison de mes grands-parents maternels qui tient la plus grande place. Sans doute parce qu'elle est toujours habitée, grâce à Dina.

Dina! Personne ne l'aurait imaginée en gardienne du temple. Elle, la veuve d'Alex, le jean-foutre de la famille, ce grand consommateur de bagnoles et d'actrices de série B... « Des poules », comme on disait à l'époque. « Toute une basse-cour », précisait papa.

Les yeux clairs de Dina et son corps de reine subjuguèrent petits et grands. Je la revois en bikini orange sur le sable blanc, à Agami. Elle choquait beaucoup ma grand-mère, avec ses pantalons, ses talons hauts, et cette manière de nouer les pans de sa chemise au-dessus de sa taille nue. Nul ne s'étonnait que mon oncle Alex ait été séduit par une jeune fille aussi libre d'allure, plutôt riche de surcroît. Quant à moi...

Un colloque verbeux sur la Méditerranée, un de ces colloques où les orateurs enfilent de vieilles perles, m'avait donné l'occasion d'un premier retour en Égypte. On m'avait logé, avec les autres participants, dans un palace sur le Nil, situé à quelques centaines de mètres de la

maison de mes grands-parents. Il était plus de minuit à notre arrivée. Du balcon de ma chambre, au septième étage, j'avais une vue plongeante sur des bateaux illuminés qui diffusaient au loin une musique assourdie et des chants. Je me suis endormi dans un lit à trois places, face à une gravure de David Roberts montrant le temple de Louqsor envahi de pigeonniers autour de 1830.

Réveillé à l'aube, je me suis précipité au balcon. Le Nil, métallique, s'étalait sous mes yeux. Des nuages mauves s'y miraient, se mêlant au reflet de plusieurs buildings dont les grandes masses étaient trouées de lueurs électriques. La ville avait l'air immobile, mais on la sentait s'éveiller, s'étirer, éblouie par les premiers rayons de soleil. Un quart d'heure plus tard, il faisait jour, et le fleuve se ridait. Au loin, des véhicules de plus en plus nombreux franchissaient le pont Qasr el-Nil. Les bourdonnements de la ville montaient jusqu'au septième étage.

J'ai téléphoné à Dina, un peu inquiet. Comment m'accueillerait-elle après tout ce temps ? Et qu'était-elle devenue ? Je craignais de trouver une femme déjà fanée.

Elle m'a reçu sur la terrasse, à l'heure du thé. Elle portait une chemise flamboyante et un pantalon de soie. On ne lui aurait jamais donné une soixantaine d'années. Ses yeux clairs semblaient refléter toutes les passions qu'elle avait suscitées au cours de sa vie. Elle m'a interrogé sur les uns et les autres. J'ai parlé des fils de Paul à Genève, de ma mère et de mes frères à Paris, des enfants de Lola, dispersés entre Beyrouth et Montréal... C'est en me raccompagnant à la porte qu'elle m'a dit :

– Pourquoi aller jeter ton argent à l'hôtel ? Il y a des chambres ici. La prochaine fois que tu viendras au Caire...

Les chambres ne manquent pas, en effet. Dès la fin de l'année 1929, dans les cahiers de Michel, il est souvent question de cette maison, encore en construction. Mon grand-père maternel, Georges bey Batrakani, avait décidé de quitter son quartier natal de Choubra, de plus en plus peuplé, pour s'installer à Garden City, qu'on appelait encore Qasr el-Doubara. Il voulait côtoyer des familles riches, qui s'étaient fait construire des villas non loin du Nil.

Yolande, ma grand-mère, se désolait de quitter Choubra, où elle laissait tant de souvenirs, de parents et d'amis. Mais, surtout, elle s'inquiétait pour les finances familiales. Si Georges bey était le concessionnaire de plusieurs marques étrangères, son autre activité, l'usine de tarbouches, stagnait dangereusement. On se demandait même s'il n'allait pas devoir mettre la clé sous la porte. Ces maudits Tchèques (« Sémodichek », comme il surnommait la concurrence) accaparaient le marché et semblaient imbattables. Le rebond spectaculaire des tarbouches Batrakani n'avait pas encore eu lieu, et le journal de Michel reflète la tension qui régnait cet été-là.

Alexandrie, 15 juillet 1929

Toute la famille flâne sur la plage de Sidi Bishr, mais papa est resté au Caire pour surveiller le début des travaux. Il ne nous rejoindra peut-être même pas le week-end prochain. Maman cache mal son énervement : elle est persuadée que cette villa va nous ruiner. L'installation du chauffage s'imposait-elle vraiment ? Sa sœur n'a rien arrangé en lui lançant : « Chérie, depuis quand se chauffe-t-on au Caire en hiver ? »

Maman est surtout affolée à l'idée de changer de quartier.

UNE SOIRÉE AU CAIRE

« Nous partons de Choubra », disait-elle hier aux cousins alexandrins, comme si elle parlait d'un exil en Amérique.

Lors de mon deuxième séjour au Caire, j'étais logé chez un ami d'enfance, à Héliopolis. Dina organisait une réception cette semaine-là, mais je n'avais aucune envie de rencontrer des inconnus. Je lui ai rendu visite le lendemain après-midi. Elle m'a montré la salle des tarbouches, mais c'est dans la chambre de Michel que je me suis attardé, feuilletant quelques ouvrages, interrogeant du regard les meubles, les objets, le cabinet de toilette... Elle a dû sentir mon émotion.

– La prochaine fois que tu viendras au Caire, fais-moi signe à l'avance. Je demanderai à Mahmoud de te préparer cette chambre.

C'est devenu un rituel.

– Ta chambre est prête, Mahmoud l'a aérée, précise-t-elle chaque fois en m'accueillant.

Tout à l'heure à l'aéroport, empoignant ma valise pour la fourrer dans le coffre de sa Peugeot en ruine, le chauffeur de taxi m'a lancé un « Hello Mister », avant de se confondre en excuses :

– Qu'Allah me pardonne, *ya bey!* Je vous avais pris pour un étranger.

Après tout, il n'était pas très loin de la réalité. Je suis sûr que mon regard me dévoile : au bout de tant d'années, il doit y avoir dans mes yeux quelque chose d'ailleurs, qui transparait.

J'ai évité de me distinguer davantage. Comme tout client mâle qui se respecte en Égypte, je me suis assis près du chauffeur, à la place du mort. Ici, seules les femmes meurent à l'arrière... Je n'ai pas tenté d'attacher la ceinture de sécurité poussiéreuse qui n'était là que pour la forme.

Le véhicule, aux relents d'essence, file en pleine nuit vers le centre du Caire. À chaque changement de vitesse, le moteur a l'air de suffoquer. Redoutant un brusque coup de frein ou une collision, je reste dans ma coquille, les fesses serrées. Je parle le moins possible avec le chauffeur pour éviter de le distraire, mais surtout pour ne pas trébucher

sur les mots. En arabe, mon accent est parfait, c'est le vocabulaire qui me manque, et me trahit.

– Si je comprends bien, me disait l'un des égyptologues français, tu connais trop bien l'arabe pour mal le parler.

Les questions insistantes du chauffeur m'obligent à sortir de mon mutisme. Je me présente comme exilé en France depuis très longtemps, puis comme Français d'origine égyptienne. Ces définitions boiteuses, et la manière gênée dont je les formule, contribuent à brouiller mon image. Ne sachant plus à qui il a affaire, l'homme commence à me lancer des coups d'œil soupçonneux.

Ce voyage au Caire me ramène quarante ans en arrière, sur cette même route de l'aéroport, empruntée dans l'autre sens. C'était alors une autoroute dans le désert. On la reconnaît à peine. Tous ces bâtiments, surgis de part et d'autre, la dénaturent complètement.

Le taxi fonce dans la nuit. J'ai tout juste le temps d'apercevoir les villas d'Héliopolis sur la droite, le palais du baron Empain sur la gauche et, plus loin, éclairé *a giorno*, avec sa gigantesque coupole, le musée militaire commémorant la guerre d'octobre 1973.

– Nous sommes en 2003, me dit le chauffeur. Ça fait trente ans que nous célébrons la victoire contre Israël. Drôle de victoire, vous ne trouvez pas ? Quand on voit où nous en sommes aujourd'hui...

Je me contente d'un grommellement. Pas question de me lancer dans une discussion politique.

– Quand on voit où nous en sommes aujourd'hui ! répète-t-il.

Où en suis-je, moi ? Je viens d'avoir cinquante-huit ans. C'est mon onzième ou douzième séjour en Égypte

depuis que j'ai renoué avec mon pays d'enfance. Mais ce voyage-ci ne ressemble à aucun autre.

Il y a deux semaines, au téléphone, quand j'ai annoncé à Dina que je revenais passer quelques jours au Caire, huit mois seulement après mon passage précédent, elle a été surprise. D'ordinaire, mes visites sont plus espacées. J'avais bien répété la manière dont je formulerais mon mensonge :

– Je viens faire une recherche sur un égyptologue français, Bernard Bruyère, dont les cahiers de fouilles sont conservés à l'Ifao.

– Très bien, *habibi*. Je t'attends.

Ce nom ne lui évoquait rien. Pour elle, l'égyptologie, c'est du chinois. Mentir à Dina ne me plaît pas, mais pouvais-je lui avouer au téléphone la vraie raison de ce voyage ?

Elle était ravie de ma venue :

– Tu m'as bien dit, Charles, que tu arrivais le lundi ? Ça tombe bien...

Dina reçoit tous les premiers mardis du mois. Elle ne sait jamais combien de personnes viendront. On est habitué ici aux apparitions surprise et aux défections de dernière minute. Quelques jours plus tôt, elle fait une tournée téléphonique, convoquant tout Le Caire à sa manière, chaleureuse et irrésistible. Chacun peut croire que la réception est organisée spécialement pour lui :

– Le cuisinier va préparer la *sayyadeya* que tu aimes... Je dois absolument te présenter une pianiste roumaine de passage... Tu es très attendu, ils veulent tous te voir...

Le taxi dévale les autoponts qui enjambent la ville. À l'approche de la gare centrale, la bâtisse imposante du

collège des jésuites fait une grosse masse sombre. Je n'ai même pas eu le temps de voir si une fenêtre était allumée à l'étage des Pères.

Ma vitre est bloquée à mi-hauteur. À cette vitesse et à cette heure tardive, malgré la douceur de la température, il fait froid. Heureusement, nous sommes en train d'arriver à la hauteur du Nil. Le taxi est contraint de ralentir. Il effectue un virage périlleux à gauche en direction de Garden City, s'attirant les appels de phare d'un minibus lancé à fond de train.

L'épreuve est bientôt finie. Nous pénétrons dans ce quartier résidentiel aux rues courbes et entrelacées qui semblent avoir été faites pour embrouiller les intrus. Le chauffeur me dépose devant le portail ouvert. Un généreux pourboire, qui ne se justifie pas, me vaut toutes les bénédictions de la terre. Je lui dis *Maassalama*, va en paix.

Il est plus d'une heure du matin. Le vieux Mahmoud, qui a dû entendre le taxi, vient à ma rencontre, au bas du perron. Nous nous saluons avec effusion. J'insiste pour monter moi-même ma valise.

Dina est déjà dans sa chambre, mais pas encore couchée. Elle m'appelle, et j'ai de nouveau seize ans. Assise devant sa coiffeuse, elle est en train de se démaquiller, ce qui m'empêche de l'embrasser. Je prends la main qu'elle me tend et l'effleure des lèvres.

– Tu arrives bien tard, *habibi* ! Ton avion se serait-il égaré dans le ciel ?

Entrer dans la chambre de Dina me trouble toujours. Comme si je m'aventurais en terrain interdit. Il n'y a pourtant entre nous aucun lien de sang. Rien n'aurait

empêché l'adolescent de jadis, subjugué par une jeune femme à la beauté insolente, de tomber dans ses filets. Encore fallait-il qu'elle regarde dans ma direction, qu'elle se rende compte de mon existence...

Les yeux dans le miroir de sa coiffeuse, Dina essuie ses paupières avec une lingette humide. Un léger parfum d'eau de rose flotte dans la pièce. Lors de mon premier retour en Égypte, elle avait soixante ans passés. Elle en a une dizaine de plus, mais qui pourrait le croire ?

– Ta chambre est prête, me dit-elle. Mahmoud l'a aérée.

Pourquoi cette manie d'aérer ? L'odeur des vieux livres de Michel imprègne les murs. Il y en a bien deux mille, sans compter les collections complètes de *La Revue du Caire* et du *Lotus*. Lors de son départ d'Égypte, en 1961, mon oncle maternel n'avait pu emporter que quelques ouvrages. Tous les autres sont restés ici, abritant parfois des notes manuscrites.

Cette chambre est exactement celle qu'il avait laissée en partant. Même les petites jumelles de théâtre attendent sur la commode, près de la porte, comme si une représentation à l'opéra du Caire était prévue ce soir-là. Dina m'a promis de ne toucher à rien.

– C'est ta chambre, *habibi*. Si tu crois que j'ai le temps de m'en occuper !

J'aime bien l'entendre dire « ta chambre ». Avec quel bonheur, je retrouve chaque fois ce lit nacelle à double montants, le couvre-pieds à rayures et sa housse de cretonne imprimée ! Le matelas s'affaisse un peu, mais qu'importe. Ici, je cherche moins à dormir qu'à rêver.

12 février 1930

J'ai choisi la chambre du bout du couloir, qui donne sur le jardin. Elle disposera d'un cabinet de toilette, muni d'un tub. Papa a proposé de me faire fabriquer des étagères qui couvriront deux murs entiers. « Comme ça, m'a-t-il dit, tu pourras y mettre ce que tu veux, sans nous encombrer avec tes livres. »

Lola et Viviane logeront ensemble à l'autre bout du couloir. Elles sont adorables, mes petites sœurs, mais je les préfère loin de moi. J'ai surtout besoin de calme.

Alex se fiche de la chambre qu'il occupera. La seule chose qui l'intéresse dans cette maison, c'est le billard que papa envisage d'installer à l'entresol. Mon cher frère pourra s'y entraîner à sa guise et briller ainsi auprès des autres penseurs du Club Risotto.

Michel a occupé cette chambre, avec la petite salle de bains attenante, pendant une trentaine d'années. C'est sur ce bureau américain à rideau mobile qu'il notait ses réflexions. Le cuir vert du fauteuil à dossier incurvé est parcouru de mille griffures. Le tampon-buvard porte des traces d'encre séchée que j'ai renoncé à déchiffrer. Une lettre d'adieu, rédigée avant son départ ? Ou l'une des dernières pages de son journal, datées du Caire ? Mon parrain écrivait sans doute avec l'un de ces stylos ventrus, mais il avait conservé l'encrier en cristal torsadé de sa jeunesse, muni des deux porte-plumes : celui à pointe fine pour le français et l'autre à bout carré pour l'arabe.

Le cabinet de toilette n'a pas été réaménagé depuis la Seconde Guerre mondiale. En y entrant, je crois toujours y déceler une vague odeur de savon à barbe ou de

UNE SOIRÉE AU CAIRE

brillant. Les porte-blaiers sont restés à leur place, sur l'étagère au-dessus du lavabo. Je me souviens que Michel avait reçu, pour l'un de ses anniversaires, sept rasoirs à manche en ivoire fixés dans un logement de velours, dont les lames étaient gravées aux sept jours de la semaine.

Je n'ai pas beaucoup dormi. Je ne dors jamais bien la première nuit au Caire. Trop d'idées se bousculent dans ma tête, trop de rêves confus et embrouillés. Dans ce cauchemar, le chauffeur de taxi d'hier soir s'arrêtait brusquement sur un autopont, à la hauteur du collège des jésuites, au risque de se faire emboutir. Je le suppliais de ne pas stationner à un endroit aussi dangereux. Ce n'était plus le chauffeur de taxi, mais un officier en uniforme : le lieutenant-colonel Hassan Sabri... Il tendait l'index vers la grande bâtisse grise et me demandait d'une voix sévère :

– C'est bien ici que votre oncle André habitait ?

Ma grand-mère maternelle était assise à sa table de toilette ce fameux jour de 1921 quand André, son fils aîné, lui a annoncé qu'il voulait devenir jésuite. La réaction de Yolande Batrakani est entrée dans la légende familiale :

– Mais pourquoi, mon chéri ? Pourquoi ? Tu ne nous aimes plus ?

J'ai toujours situé cette scène dans la chambre de mes grands-parents, donnant sur le jardin, que Dina occupe aujourd'hui. Mais je réalise qu'en 1921 les Batrakani habitaient encore à Choubra. C'est donc forcément à Choubra et non ici que la scène a eu lieu.

